

# Shlomo Venezia Les mains dans la mort

## PARCOURS

1923

Naissance à Salonique (Grèce).

Septembre 1943

Armistice entre l'Italie et les Alliés. La Wehrmacht occupe toute la Grèce.

1944

Arrivée à Auschwitz, en avril, du premier convoi d'Athènes.

1945

Evacuation du camp d'Auschwitz-Birkenau, en janvier.

1992

Premier retour dans le camp en décembre.

2007

« Sonderkommando. Dans l'enfer des chambres à gaz » (Albin Michel, 264 p., 18 €).

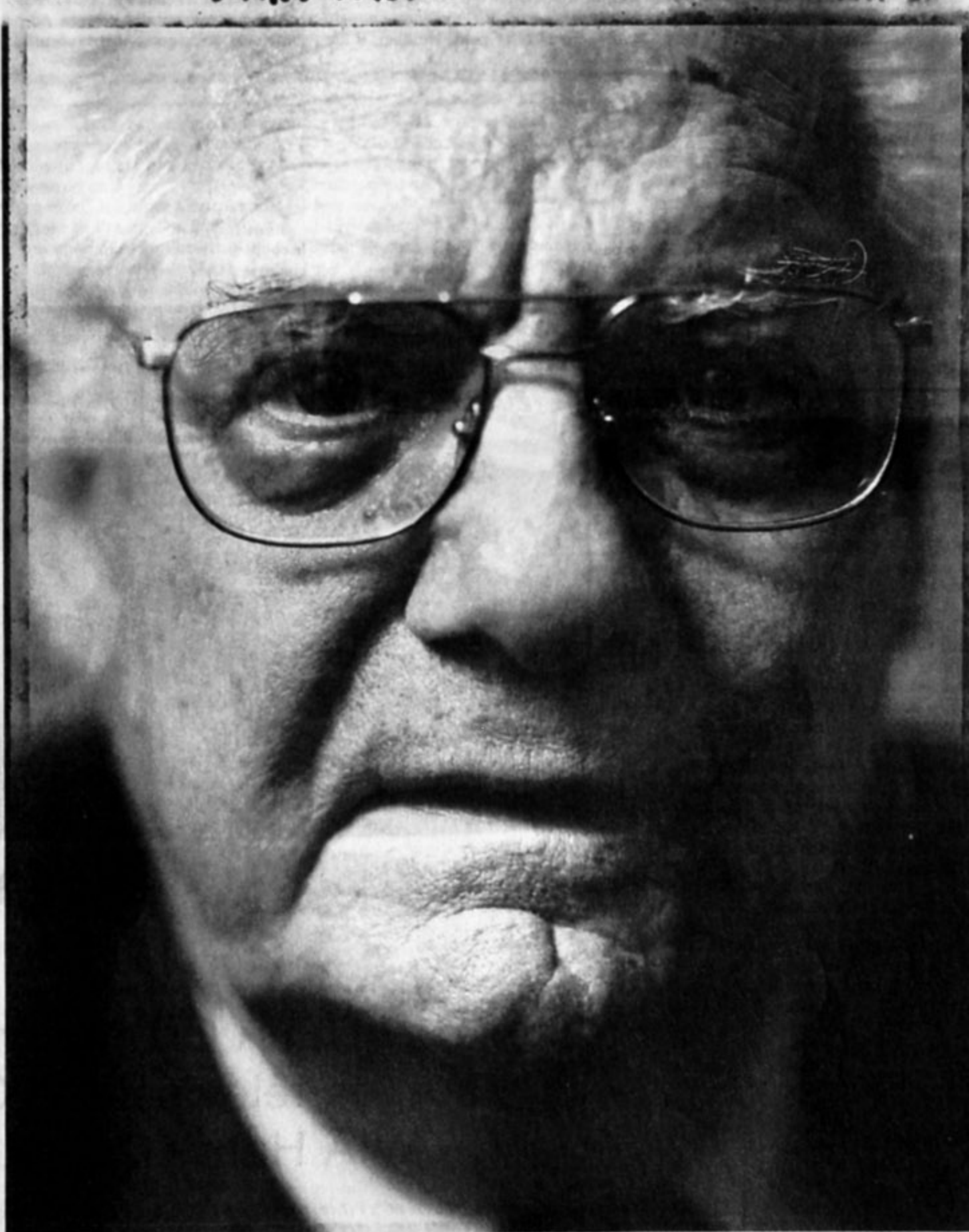
Juif italien de Salonique, il est l'un des derniers survivants des « Sonderkommandos », chargés à Auschwitz de vider les chambres à gaz et de brûler les cadavres. Il a mis cinquante ans à pouvoir en parler

**C**es mains, aux doigts longs et lisses, ont palpé la mort. Elles ont pétri des centaines de corps morts, entassés sur une montagne infernale, comme dans un tableau de Jérôme Bosch. Corps morts imbriqués, amassés, entrelacés. Corps morts, petits et grands, jeunes et vieux, de sexe masculin et féminin. Corps tordus, désarticulés, enflés, crispés dans l'ultime souffrance.

« Les chambres à gaz de Birkenau avaient été construites pour contenir 1 400 personnes. En tassant bien, on arrivait à en faire entrer jusqu'à 1 600, voire 1 700. Elles mettaient dix à douze minutes à mourir. » Shlomo Venezia est l'un des derniers survivants – il en reste moins de dix – des *Sonderkommandos*, chargés dans les camps de pousser les condamnés dans la chambre à gaz, de soulever la trappe du toit par laquelle on envoyait le Zyklon B, puis de dégager les cadavres, et de les enfourner un à un. D'une voix blanche et mécanique, parfois saccadée et brisée, il fait le récit de l'enfer d'Auschwitz, dans lequel il a vécu du 11 avril 1944 au 26 janvier 1945.

On croyait tout savoir de cette demeure du diable. De la sélection à la *Judenrampe* des juifs venus de toute l'Europe, des aboiements de chiens mêlés à ceux des *Kapos*, des cris et des coups, des deux files, l'une, la plus nombreuse, dirigée vers la chambre à gaz, l'autre affectée à des tâches dont aucun ne pouvait alors deviner la nature. Avec une mémoire stupéfiante pour un homme de 83 ans, Shlomo Venezia, juif italien né à Salonique (Grèce), raconte, débite, précise, corrige. Comme s'il devait à tout jamais décharger la mémoire de ces jours maudits qui, chaque nuit encore, le hantent jusqu'aux plus extrêmes cauchemars.

Il raconte ce bébé de deux mois qui, accroché au sein de sa mère, a survécu aux dix minutes fatales (un pédiatre explique ce miracle par la force de la succion qui aurait limité l'absorption du gaz mortel). Les *Sonderkommandos* le retrouvent grâce à ses cris. Mais un officier allemand les voit et fait exploser, d'un coup de pistolet, la cervelle du bébé. Il raconte la mère d'un



convoi venu de Lodz et son fils terrorisé qui avaient échappé, Dieu sait comment, à la chambre à gaz, cachés par les herbes de l'été dans la cour du crématoire, derrière une clôture de barbelés. Découverts, ils sont abattus d'une balle dans la nuque par un officier furieux qui hurle l'ordre de... couper les herbes.

Il raconte son copain du *Sonderkommando* transportant à mains nues les cadavres, subitement devenu fou et stoppant sa marche, incapable, malgré les vociférations, de redémarrer et abattu sur place. Puis sa rencontre inimaginable avec son cousin Leo Venezia, aperçu un jour dans la file des condamnés. Comme lui, il était du premier convoi d'Athènes, mais, blessé à un genou sur son lieu de travail, squelettique et inutile – « on ne gardait pas plus de

trois jours les prisonniers à l'hôpital » –, il avait été dirigé vers la chambre à gaz. Transi de peur, il supplie Shlomo, impuissant – courant à sa baraque pour lui trouver un dernier quignon de pain – de lui dire « si ça va faire mal ».

Comme tous les juifs de Salonique, Shlomo Venezia descend d'une lignée expulsée d'Espagne, errante jusqu'en Italie – d'où le nom de Venezia (ces juifs prenaient le nom de la ville où ils avaient trouvé refuge). Son histoire est celle, banale et tragique, d'une mère veuve et de cinq enfants sans le sou qui, au lieu d'aller à l'école, font trente-six métiers et vivent de marché noir. Quand l'armée italienne capitule le 8 septembre 1943, le ghetto de Salonique migre vers Athènes.

Mais la capitale grecque est à son tour

occupée par les nazis. Un premier convoi de 2 500 juifs part fin mars 1944 et met onze jours avant d'atteindre Auschwitz. De sa famille entassée dans les wagons plombés, nourrie de carottes et de raisins secs, seuls survivront sa sœur, Rachel, son frère Maurizio et deux cousins, Jacob et Dario, affectés comme lui aux *Sonderkommandos*.

Intarissable, Shlomo décrit l'acheminement vers la chambre à gaz de ce premier convoi d'Athènes, dont sont extraits 320 hommes et 328 femmes qui n'avaient d'autre atout que leur jeunesse. Puis le travail imposé à 80 de ces « *stücken* » (des « morceaux »...). « Votre métier ? », hurle l'officier. Shlomo répond « *barbier* » en souvenir de son père mort quand il avait 11 ans. Il est affecté au *Sonderkommando*,

dont il ignorait jusqu'au nom et où il aura à couper les cheveux des cadavres de femmes, à les entasser dans des sacs ramassés par le *Kanadacommando* pour en faire « de la moquette pour les sous-marins allemands ».

Le premier jour, à la sortie de la baraque, il est conduit vers un bâtiment, le Krematorium III, qu'il avait pris, en raison des cheminées, pour « une usine de briques ». Mais la vue des premiers cadavres le terrorise. Pendant plus de six mois – douze heures par jour –, il devra enfourner quotidiennement de 500 à 600 cadavres. « Ils étaient posés tête-bêche sur un brancard, raconte-t-il, que deux hommes soulevaient à l'aide d'un bout de bois. Un troisième, face au four, tenait les manches du brancard et devait faire glisser les corps et retirer le brancard rapidement avant que le fer ne devienne trop brûlant. »

Cinquante ans ont passé avant que Shlomo ne se remette à parler. Il avait bien son matricule, le 182 727, tatoué sur son

On ne gardait pas plus de trois jours les prisonniers à l'hôpital

avant-bras, mais il expliquait à ses enfants que c'était un numéro de téléphone. A sa femme, Marika, épousée en 1956, il avait seulement dit qu'il avait été fait prisonnier. C'est en 1992, en voyant dans les stades italiens de plus en plus de banderoles racistes et antisémites, et devant les campagnes révisionnistes, qu'il sort de son mutisme.

Le 4 décembre 1992, avec un ami déporté, Luigi Sagi, et une cinquantaine d'élèves, il retourne, pour la première fois, à Birkenau recouvert d'un manteau de neige. Il ne reconnaît rien. Il ne savait même pas que les crématoires avaient été dynamités par les nazis avant leur fuite. Depuis, non seulement il n'avait pu parler, mais jamais voulu lire quoi que ce soit sur Auschwitz.

Il est retourné 45 fois dans le camp, où on le voit toujours avec le foulard bleu blanc des déportés. Il accompagne des groupes d'élèves, de chercheurs, d'hommes politiques. Il vient d'écrire, avec Béatrice, fille de Richard Prasquier, président du comité Yad Vashem France, un livre terrifiant sur son expérience, le plus important depuis le témoignage de Filip Müller *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz* (Ed. Pygmalion, 1980).

Complices malgré eux des bourreaux, les *Sonderkommandos* ont été presque tous assassinés par les Allemands avant la libération des camps, où ils avaient été les témoins les plus directs du génocide. A destination de ceux qui croient que les *Sonderkommandos* ont moins souffert que les autres, Simone Veil a ce mot dans la préface du livre de Venezia : « Que vaut un peu plus de pain et de repos quand on a tous les jours les mains dans la mort ? » ■

HENRI TINCO

PHOTO MARCO DELOGU POUR « LE MONDE »